

À chacune ses ballades Entretien avec Jacques Godbout

Olivier Parenteau

Numéro 214, mai-juin 2007

Les nouveaux conflits générationnels

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/10392ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Parenteau, O. (2007). À chacune ses ballades : entretien avec Jacques Godbout. *Spirale*, (214), 20–22.

À chacune ses ballades.

Entretien avec Jacques Godbout

Propos recueillis par OLIVIER PARENTEAU

Jacques Godbout est né à Montréal en 1933. Romancier, journaliste, cinéaste, essayiste, dramaturge et poète, il a participé aux grandes heures de la modernité littéraire et politique du Québec. Il a été l'un des membres fondateurs de la revue *Liberté* en 1958, le premier président de l'Union des écrivains et écrivains québécois (UNEQ) qu'il a contribué à créer en 1977 et il a participé à la fondation du Mouvement Souveraineté-Association en 1968. Bien qu'il soit venu à l'écriture par la poésie, Jacques Godbout est surtout connu pour son œuvre romanesque : *L'aquarium* (1962), *Le couteau sur la table* (1965), *Salut Galarneau!* (prix du Gouverneur général, 1967), *L'isle au dragon* (1976), *Les têtes à Papineau* (1981), *Une histoire américaine* (1986), *Le temps des Galarneau* (1993), *Opération Rimbaud* (1999) et, tout récemment, *La concierge du Panthéon* (2006). Il s'est vu décerner en 1985 le prix Athanase-David pour l'ensemble de son œuvre.

Jacques Godbout a également réalisé des films de fiction et des documentaires, dont *Kid Sentiment* (1968), *IXE-13* (1971), *Deux épisodes de la vie d'Hubert Aquin* (1979), *Comme en Californie* (1983), *Alias Will James* (1988), *Le sort de l'Amérique* (1996) et *Anne Hébert* (2000). Il a reçu le prix Duvernay, le prix Belgique-Canada et un Eurofipa d'honneur en 1997 pour sa cinématographie.

SPIRALE — Jacques Godbout, malgré tout le tapage médiatique causé par le retentissement de votre entrevue dans *L'Actualité* (1^{er} septembre 2006), on a très peu fait état des propos que vous tenez sur les relations intergénérationnelles. Pourtant, vous abordez là des questions extrêmement importantes.

JACQUES GODBOUT — Je souhaiterais d'abord rappeler le contexte de cette entrevue. 2006 marquait le cinquantième anniversaire de ma présence en librairie, c'est la raison pour laquelle je me suis prêté à ce jeu. Je parlais donc d'abord en littéraire. Mais c'était aussi le trentième anniversaire de *L'Actualité*, revue à laquelle je collabore depuis le tout début. Il ne s'agissait pas de raconter l'histoire

sociale et politique des trente dernières années, mais de dire rapidement ce qui avait changé depuis que Jean Paré avait lancé *L'Actualité*, puis d'imaginer 2076. Mes réponses ont étonné ceux qui n'aiment pas se remettre en question.

SPIRALE — Vous écriviez d'ailleurs, dans *Le Devoir* du 23 septembre 2006, n'avoir pas eu le temps d'évoquer suffisamment l'apport des jeunes lors de votre entrevue parue dans *L'Actualité*. Quel est-il?

JACQUES GODBOUT — Il n'y a pas que les jeunes qui font évoluer une société, mais il est évident que les jeunes générations jouent un rôle essentiel. Ainsi, c'est la génération du *baby-boom* qui a d'abord fourni l'énergie nécessaire au RIN puis au Parti québécois de René Lévesque, non seulement pour atteindre le pouvoir, mais aussi pour propulser une modernisation tous azimuts de la société : affirmation de la langue française, protection du territoire, assainissement des mœurs politiques, présence internationale. Par la suite, les femmes ont poursuivi la lutte, elles avaient encore à occuper leur place, mais après le féminisme, et le référendum perdu de 1980, ce fut surtout chacun pour soi.

Cela dit, les jeunes d'aujourd'hui sont en général plus instruits et plus informés que leurs parents ; dans certains domaines, ce sont de magnifiques créateurs — je pense au cinéma, notamment — mais ils habitent un monde dominé par l'économie. Certains jeunes écrivains, par exemple, négocient le contrat d'un premier roman comme s'il s'agissait d'un best-seller américain. Plusieurs ont même développé des attitudes de vieux syndicalistes, ils s'accrochent à leurs privilèges ; voyez les associations étudiantes devant le dégel des frais de scolarité.

SPIRALE — Lorsque vous écrivez, dans *Le Buffet. Dialogue sur le Québec à l'an 2000* (Boréal, 1998) que vous êtes « un ancien du cours des humanités classiques comme dispensé par les jésuites », on sent bien que, pour vous, une définition du concept de génération ne peut se réduire à un groupe de gens d'une certaine époque ayant à peu près le même âge ni à un espace de temps correspondant à l'intervalle qui sépare chacun des degrés d'une filiation. Qu'entendez-vous exactement par « génération »?

JACQUES GODBOUT — Le concept de génération est à la fois utile et confus. Mon ami André Belleau (*Y a-t-il un intellectuel dans la salle?*) soutenait que l'on peut tout dire et son contraire en utilisant le cadre générationnel. C'est juste, en ce sens qu'il existe des filiations qui transcendent les générations. Il y avait au XIX^e siècle des Canadiens voltairiens, des intellectuels anticléricaux dont je me suis toujours senti proche. La génération du chanoine Groulx a par la suite occupé le début du XX^e siècle, mais tous les jeunes Canadiens français de l'époque n'étaient pas des crapauds de bénitiers, loin de là.

Une génération s'identifie de différentes façons ; ce peut être la mémoire d'un événement politique important, l'arrivée d'une technologie nouvelle ou d'un cycle économique. L'apparition de la télévision en 1955, et de l'ordinateur personnel en 1985, a transformé les rapports au monde, comme le cinéma parlant en 1927 avait bousculé l'imaginaire. La génération qui a vécu le krach boursier et la Seconde Guerre mondiale, celle des années Duplessis, celle de la Révolution tranquille, suivie par la génération du premier référendum perdu, celle de la fin de la Guerre froide ou de la mondialisation (du terrorisme), chacune de ces générations possède une sensibilité particulière, des affinités précises.

Ce qui permet de reconnaître une génération, c'est d'abord sa musique. Chacune a ses ballades, ses rythmes. L'évolution intellectuelle et artistique (je ne dis pas le progrès parce qu'il n'y a pas de progrès en art) des générations se vérifie aussi dans les petites revues. Il faut voir pourquoi le *Refus Global* fut le manifeste de 1948 et pourquoi ma génération a cru nécessaire de créer la revue *Liberté* en 1959. Chacune invente son organe de presse pour à la fois s'exprimer et se retrouver, pour reconnaître les siens.

Mais aussi chaque génération s'initie différemment à la liberté, elle choisit ses modèles, ses références. La mienne était allée en Europe, au retour elle a fondé le projet souverainiste, la suivante est partie en Californie, elle est revenue avec un projet hédoniste, celle de la chute du mur de Berlin s'est intéressée au Tiers-Monde, nous nageons depuis dans les cultures sans frontières, le café équitable, la biodiversité; après le bogue de l'an 2000 et le trou dans la couche d'ozone, les jeunes ont choisi de privilégier l'écologie, la plus récente religion, avec ses interdits, ses apocalypses, ses gourous. C'est la génération verte qui avait déjà été sensibilisée dès la classe maternelle.

Une génération s'identifie de différentes façons; ce peut être la mémoire d'un événement politique important, l'arrivée d'une technologie nouvelle ou d'un cycle économique. L'apparition de la télévision en 1955, et de l'ordinateur personnel en 1985, a transformé les rapports au monde, comme le cinéma parlant en 1927 avait bousculé l'imaginaire.

SPIRALE — Qu'est-ce qui, selon vous, distingue le plus nettement votre génération des suivantes que vous regroupiez encore récemment, toujours dans votre entrevue de *L'Actualité*, sous l'étiquette de « *génération des cégeps* » ?

JACQUES GODBOUT — C'est une généralisation. Nous (qui avons aujourd'hui plus de 60 ans) accédions à l'université par le cours classique, un programme du XIX^e siècle fondé sur la littérature, qui donnait aux élites (1 % de la population étudiante) un tronc commun et des références françaises et européennes. Tout diplômé du cours classique avait une connaissance du latin, du grec, de la philosophie thomiste et de l'histoire de la littérature française, de Rabelais à Claudel. Ce cours d'une durée de huit ans intégrait le secondaire et le collégial, sans rupture, et d'un collège classique à l'autre tous partageaient une même culture. C'est peut-être ce qui a favorisé l'activisme de ma génération qui rêvait d'un Québec socialiste, indépendant et laïque. Nous formions des mouvements, organisations des colloques, des *sit-in*, des démonstrations, nous écrivions et discourions. Les uns se sont investis dans l'indépendantisme; pour ma part, je me suis consacré au Mouvement laïque de Langue française pour obtenir la déconfessionnalisation du système d'enseignement, que nous avons enfin acquise quarante ans plus tard! Le MLF proposait la nationalisation des collèges classiques (privés) pour que tous ceux qui en avaient l'ambition (ou le talent) puissent accéder enfin à l'université. Mais le gouvernement Lesage s'est tourné vers un clerc, Monseigneur Parent qui, avec des spécialistes en éducation, s'est mis en tête de moderniser le parcours éducatif en copiant plus ou moins le système américain. Ce fut la naissance des cégeps.

SPIRALE — Pourquoi l'époque de la création des cégeps dans les années 1960 vous semble-t-elle un point tournant, une époque charnière permettant d'opérer une coupure générationnelle?

JACQUES GODBOUT — Ce qui me frappe, c'est que l'on a fait une coupure importante entre les études secondaires et celles du collégial. Les cégeps ressemblent à des marchés dans lesquels les étudiants peuvent choisir à volonté leurs options, d'autant plus que certaines institutions sont spécialisées. Autant les collèges classiques préparaient les esprits à se synchroniser avec les idées françaises et les modèles européens, autant les cégeps semblent branchés sur les tendances américaines. Les professeurs de littérature et de philosophie doivent même se battre pour défendre leurs disciplines alors qu'elles sont fondamentales.

Je ne reproche rien aux cégépiens, je constate qu'il s'est développé un esprit collégial fait d'humour et de cynisme et que le système semble avoir surtout encouragé l'individualisme plus que la socialisation. J'aime imaginer que le cégépien pourrait remettre en question la société marchande plutôt que de rêver de s'y intégrer et de la perpétuer.

SPIRALE — Le cégep, dites-vous, a produit des citoyens qui « *manquent de perspective* »; mais cette réforme scolaire a été élaborée par des hommes et des femmes de votre génération, pour la plupart tout droit sortis du cours classique. N'est-ce pas les hommes et les femmes de votre génération qui ont enseigné dans les cégeps?

JACQUES GODBOUT — C'est notre responsabilité, vous avez raison, mais c'est surtout la responsabilité d'un ministère de l'Éducation dirigé par la génération du *baby-boom*, à laquelle vous avez tendance à m'assimiler (je n'en fais pas partie, hélas, je suis né dans les années trente, les *baby-boomers* sont nés après la Seconde Guerre mondiale). Cela dit, en tant qu'intellectuel, c'est-à-dire comme littéraire dans la cité, je crois avoir fait un travail critique permanent. Mais je ne sais pas s'il a été juste et utile. Je n'ai jamais été enseignant, le système catholique ne pouvait m'intégrer à mon retour de l'étranger en 1958. Par contre, je connais de nombreux professeurs de cégeps qui ont fait et poursuivent un travail extraordinaire.

SPIRALE — Qu'est-ce qui n'a pas passé? N'y a-t-il pas là un manque, l'absence d'une transmission, un défaut dans la passation?

JACQUES GODBOUT — Il faut voir le système dans son cadre national. Ce qui m'inquiète, ce sont les garçons et les filles qui décrochent au secondaire ou après quelques sessions au cégep. Les plus créateurs et les plus doués qui poursuivent leurs études, choisissent un métier ou qui s'inscrivent en recherche scientifique, aux HEC, en sociologie comme en droit, vont faire leur chemin. Mais les autres?

Après avoir investi des milliards depuis cinquante ans dans l'éducation, la moitié des citoyens de notre pays français demeure illettrée (selon un rapport de Statistique Canada) ; cela veut dire que plus de trois millions de nos concitoyens ne peuvent comprendre ce dont nous discutons en ce moment, ils ne peuvent pas même lire dans *La Presse* un article de Foglia (que cela déprime, d'ailleurs), ils ne savent ni écrire ni faire face à un univers de plus en plus exigeant au plan de la matière grise. Or nous sommes en concurrence avec les diplômés du monde entier !

SPIRALE — Vous remarquez que les nouvelles générations n'ont plus « *les références que vous aviez* », mais il n'empêche que tout se passe comme si la part conflictuelle des relations intergénérationnelles — qui était au cœur, voire même le moteur de vos revendications et de vos aspirations de jeunesse — devait désormais s'effacer pour faire place à une nouvelle dynamique plus conciliante. « *J'aimerais bien que les jeunes soient sympathiques et qu'ils viennent porter des fleurs sur nos tombes* », affirmez-vous dans *L'Actualité*. Est-ce à dire que le legs de vos aînés était à renverser tandis que le vôtre gagnerait à être reconduit ?

JACQUES GODBOUT — J'ai évoqué « *les fleurs sur nos tombes* » de manière ironique, en faisant allusion à l'âge de Michel Vastel et au mien, sachant pertinemment que nous étions plus près du cimetière que du podium des Jeux olympiques. Les conflits de générations sont sains, les idées, les projets, les envies, les désirs ne peuvent être identiques que dans les sociétés traditionnelles. Quand vous êtes berger ou chasseur de père en fils vous reproduisez très exactement les comportements de la génération précédente. Mais il ne sert à rien de provoquer des conflits artificiels. La génération du *baby-boom* ne s'est pas opposée à la mienne, elle a profité de la liberté acquise. Nous avons débarrassé le Québec de son carcan religieux et passiste. Depuis la Révolution tranquille, les efforts ont été intergénérationnels. Le problème est celui d'une classe intellectuelle qui a consacré beaucoup d'énergie à longterm débattre de la souveraineté. Ce faisant, nous avons acquis une personnalité politique qui nous est propre. Néanmoins, les universitaires, qui jadis participaient activement aux débats de la Révolution tranquille, se sont de plus en plus cantonnés dans leurs secteurs respectifs, quand ce n'est pas dans leur résidence secondaire, comme si la cité n'était plus leur lot et qu'ils pouvaient se contenter de donner leurs cours, publiant des articles dans des revues savantes, circulant dans le monde, d'un colloque à un congrès, pour se retirer avec une pension confortable.

Cela dit, ce sont d'ex-cégépiens qui sont aujourd'hui au pouvoir dans les médias, dans les universités, dans les partis politiques et dans les syndicats. Les conflits ne sont pas générationnels, mais idéologiques.

SPIRALE — Pourquoi, si votre génération a fait table rase des valeurs et des idéologies véhiculées par vos prédécesseurs (« *Vous êtes une bande de vieux cons et on va vous remplacer* »), suggérez-vous maintenant aux Québécoises et aux Québécois d'être à l'écoute de leurs aînés « *pour aller au fond des choses* » ?

JACQUES GODBOUT — Il y a parmi les aînés de vieux cons et des intellectuels toujours vivants. C'est à vous de discriminer selon les idées, plus que selon l'âge, parce que nous n'aurons pas trop de toutes les intelligences pour participer aux aventures qui se dessinent à l'horizon. Aller au fond des choses va demander des efforts ; je sais que les diplômés des universités disposent des outils nécessaires pour penser notre monde, mais encore faut-il se mettre en chantier. Pourquoi ne s'insurgent-ils pas contre la distraction qui est devenue l'idéologie dominante ? En acceptant que Radio-Canada, par exemple, diffuseur public, commercialise son antenne et ne participe plus aux débats d'idées, nous admettons que le divertissement, la distraction, pervertissent la réflexion, la pensée. Il est grand temps de lancer des mouvements qui remettraient en question nos pratiques culturelles. Aucun parti politique n'est en mesure de le faire si les intellectuels ne secouent pas le cocotier.

SPIRALE — En tant qu'intellectuel québécois — car, pour reprendre l'expression de Raymond Aron, vous êtes bel et bien un « *spectateur engagé* » —, comment expliquez-vous votre « désengagement » lorsque, par exemple, vous répondez à la question (fort vague, il est vrai) de Michel Vastel : « *Alors que voulez-vous que le Québec soit ?* », par cet alexandrin qui a fait couler beaucoup d'encre : « *Ce que les gens qui y sont voudront qu'il soit ?* » N'y êtes-vous pas toujours, dans ce Québec ? Vous insistez sur une filiation intergénérationnelle, mais ici on sent que vous vous désengagez, que vous vous positionnez d'emblée dans le camp de ceux qui n'y seront plus mais qui, malgré tout, sont inquiets de ce qui est à venir. Votre rôle a-t-il été joué pour de bon ?

JACQUES GODBOUT — Si mon rôle avait été joué pour de bon, vous ne seriez pas là à me poser des questions, et si cette brève entrevue dans *L'Actualité* a eu autant d'impact, c'est à la fois à cause de sa mise en page, de son véhicule, et peut-être parce que nous sommes, comme Québécois, en perpétuelle crise identitaire. Je voulais provoquer une réflexion sur l'état des choses, d'où mes remarques sur la démographie, le multiculturalisme, la culture du Québec dans deux générations, en 2076. Je ne savais pas que s'enchaînerait une discussion sur les « *aménagements raisonnables* » dans toutes les classes de la société, mais je m'en réjouis. Il ne faut jamais laisser s'accumuler les frustrations.

Pour ce qui est du désengagement, soyons réalistes, j'ai plus de passé que d'avenir, contrairement à vous. Les écrivains de ma génération, ceux qui ont commencé à publier entre 1956 et 1976, se taisent peu à peu. De même, la majorité des cinéastes de la même époque. La création est notre horizon, nous ne survivons que dans la mémoire de nos lecteurs, de ceux qui ont fréquenté les premières œuvres du cinéma québécois, et puis nous passerons aux profits et pertes. Au fond, pour en revenir à votre fixation générationnelle, on peut penser que les intellectuels ont comme fonction de prendre le relais, de penser, de créer, d'inventer, sans perdre la mémoire. J'ai toujours vu la vie culturelle comme un échange de témoins dans une course contre la montre. Ce ne sont pas les générations qui font problème, mais le fait que les discussions importantes, quand elles ont lieu, ont peu d'échos médiatiques aujourd'hui. Dans la société du spectacle, il semble impossible de réfléchir utilement sans mise en scène. Les médias en sont persuadés. Nous avons remplacé, sur les plaques minéralogiques du Québec « *La belle Province* » par « *Je me souviens* ». Quelqu'un suggérerait récemment de substituer désormais à cette devise : « *Juste pour rire* ». Vous croyez que c'est un problème de génération ?